

Pourquoi autant de médias ont relayé la thèse du «patriarcat du steak»

S slate.fr/story/155450/pourquoi-patriarcat-steak-resonance-mediatique



Cet article est le deuxième volet d'un diptyque autour de l'hypothèse que les femmes seraient plus petites que les hommes parce qu'elles ont été privées de viande. Retrouvez [le premier ici](#).

Il était une fois Andrew Wakefield, chirurgien britannique de son état qui, en 1998, allait publier [l'une des études](#) les plus influentes de l'histoire scientifique récente. Sorti dans la prestigieuse revue médicale The Lancet, son travail établissait un effrayant lien de causalité entre le vaccin ROR –rougeole, oreillons, rubéole– et l'autisme. Les médias s'emballèrent, Wakefield multiplia les conférences de presse à en devenir quasiment une rock star, jusqu'à ce que des esprits chagrins –comme le journaliste Brian Deer, du Sunday Times– [mettent leur nez dans ses travaux](#) et révèlent, entre autres, que le bon docteur avait reçu plus de 560.000 euros d'un cabinet d'avocats pour trouver des éléments susceptibles d'étayer une action collective contre les laboratoires fabricants du vaccin.

Près de vingt ans plus tard, Wakefield a été radié de l'ordre des médecins et son étude, que l'on sait désormais ne reposer sur rien d'autre que des données bidonnées, a été rétractée du Lancet. En matière d'influence, c'est notamment à Wakefield que l'on doit l'explosion du [mouvement anti-vaccins contemporain](#). Soit peut-être l'une des menaces les plus graves planant à l'heure actuelle sur la santé publique dont [certains de nos représentants](#) feignent de ne pas saisir l'ampleur.

Quel rapport, me direz-vous, entre une fraude scientifique patentée qui a contribué à la réapparition de maladies que l'on croyait disparues depuis belle lurette (et les morts qui vont avec) et le patriarcat du steak, qui n'est somme toute qu'une énième thèse de sciences humaines ne risquant, a priori, de ne générer pas grand chose d'autre qu'une avalanche de billevesées sur les réseaux sociaux?

Sensationnalisme vs rigueur

Le point commun, c'est l'enthousiasme de médias qui, en reprenant des hypothèses faiblardes, font de la science une «opinion comme les autres» au risque de la vider de son sens et d'aggraver la crise de confiance qu'elle connaît depuis déjà de nombreuses années. Un enthousiasme qui révèle, comme le dénonçait voici quelques jours un collectif de chercheurs, de journalistes et de vulgarisateurs scientifiques, *«un symptôme de la faible exigence dont font preuve trop de rédactions lorsqu'il s'agit de parler de science»*, notamment parce qu'elles *«privilégient souvent le sensationnalisme à la rigueur, quitte à présenter sur un pied d'égalité des opinions, des hypothèses non prouvées, et des faits scientifiques établis»*.

«Présenter [l']hypothèse [de Priscille Touraille] dans des médias français comme si c'était une véritable avancée scientifique est une sorte de supercherie, estime Michel Raymond, directeur de recherche au CNRS et responsable de l'équipe "Biologie Évolutive Humaine" au sein de l'Institut des sciences de l'évolution de l'université de Montpellier, même si les journalistes ont également une part de responsabilité en n'ayant pas toujours le réflexe de s'appuyer sur des sources sûres. C'est un problème général, mais j'ai l'impression qu'en France il est exacerbé, par exemple, par les habitudes des médias d'inviter toujours les mêmes personnes, ce qui limite la diversité des points de vue scientifiques accessibles au grand public.»

Un avis que partage le biologiste et vulgarisateur Jerry Coyne, en tapant même du poing sur la table un tout petit peu plus fort:

«Si une hypothèse n'est pas présente dans une revue scientifique évaluée par les pairs tout en faisant grand bruit dans la presse, c'est très mauvais signe, car les journalistes scientifiques ont globalement du mal à comprendre l'assise générale d'une théorie. Comme je l'ai déjà dit, nous avons en notre possession une théorie darwinienne parfaitement factuelle pour expliquer le dimorphisme sexuel. [La] théorie "révolutionnaire" [de Priscille Touraille] ne peut pour sa part compter sur aucun fait et se voit contredite par d'autres. Mais la presse semble l'apprécier pour des raisons idéologiques: quelque part, ils pensent que la sélection sexuelle implique du sexisme. C'est de la folie furieuse. Pour éviter de telles bévues médiatiques, nous avons besoin de journalistes qui 1/ ont une bonne formation scientifique 2/ savent évaluer des données et comprennent l'évolution 3/ n'ont pas de faiblesse pour des théories qu'ils estiment politiquement ou idéologiquement convenables.»

Une forme de créationnisme de gauche

La théorie de Priscille Touraille doit une grosse part de son succès médiatique au fait qu'il flatte une idéologie féministe envisageant les rapports entre les sexes comme une guerre à somme nulle. Sauf que l'évolution ne fonctionne pas comme ça –elle n'a pas favorisé la domination d'un sexe sur l'autre sur le modèle de la lutte des classes, mais a sélectionné des stratégies pourvoyeuses de valeur adaptative– et les différences entre hommes et femmes ne peuvent être expliquées en termes de purs rapports de pouvoir.

En outre, sous prétexte de lutter contre «l'ingérence» des sciences naturelles dans la compréhension de l'humain –Touraille ne se définit-elle pas comme une *«féministe matérialiste»* entendant *«contrer les sciences de la vie»?*– cette théorie incarne en réalité

une forme de créationnisme de gauche faisant de la société son démiurge et rejoignant l'anthropocentrisme monothéiste dans un déni patent de la nature humaine et de son inclusion dans une phylogénie évolutive.

Car cette hypothèse est bien représentative d'un paradigme socio-constructiviste qui échoue –sciemment ou non– à s'accorder avec le champ des sciences biologiques et évolutives et qui découle, comme l'explique Frans de Waal dans *Sommes-nous trop bêtes pour comprendre l'intelligence des animaux?*:

«De la conviction qu'un événement majeur a dû survenir après notre séparation d'avec les singes: un changement miraculeux opéré ces quelques derniers millions d'années, si ce n'est plus récemment encore. À l'évidence, aucun savant contemporain n'osera parler d'étincelle divine, et encore moins de création, mais difficile de nier l'assise religieuse de cette position.»

Une affirmation extraordinaire qui exige des preuves extraordinaires

Difficile aussi de nier qu'en affirmant qu'il n'existe pas d'hypothèse convaincante en biologie évolutive pour expliquer le dimorphisme de taille chez l'humain, Priscille Touraille soutient par la même occasion que la sélection sexuelle, telle qu'elle est observée et conceptualisée depuis 120 ans dans l'ensemble du vivant, n'opère pas (ou n'opère pas de la même façon) chez l'humain.

Mais pour aller au fond de ce raisonnement, il faudrait qu'elle démontre que l'évolution, telle que nous la comprenons aujourd'hui, est fautive ou que les humains arrivent, par un mécanisme quelconque, à y échapper –en d'autres termes, que l'espèce humaine est une exception. Une affirmation extraordinaire exigeant des preuves extraordinaires, que Touraille ne fournit pas. Là où la scolastique médiévale voyait dans l'homme une créature insufflée par Dieu, sa théorie fait de la femme une drôle de créature façonnée par «la culture».

«Ces conjectures persistent dans la voie d'une très vieille sottise, qui nous accompagne depuis plus de soixante ans, s'agace le biologiste et sociobiologiste Robert Trivers. L'idée que nous serions une “tabula rasa” sans apport génétique à part dans le plus trivial et que tous nos comportements seraient dus à l'apprentissage et à “l'acculturation”. Sauf qu'en soixante ans, nous avons appris que le cerveau est le tissu le plus génétiquement actif de notre corps, dans le sens où environ 65% de nos 20.000 et quelques gènes codant des protéines s'expriment dans le cerveau. Le tissu qui s'en approche le plus est le foie (avec 33%) et cette complexité est due au fait que le foie détoxifie notre corps de beaucoup de poisons (et pas seulement de l'alcool), ensuite viennent les reins (17%) –les comportements humains manifestent donc une très grande variabilité génétique et certains variants font l'objet de pressions sélections très fortes.»

Un mauvais accès aux bonnes sources

Si cet aveuglement aux principes fondamentaux de la biologie évolutive passe globalement inaperçu, c'est parce que les sciences de l'évolution font peut-être partie des savoirs les moins bien enseignés et les moins bien compris, alors qu'ils devraient constituer les socles de connaissances parmi les plus basiques à posséder. Un phénomène observable dans le monde entier, mais qui demeure particulièrement saillant en France où l'on manque, par

exemple, de traductions d'ouvrages essentiels à leur compréhension –comme ceux de Robert Trivers–, mais où l'on rend disponibles, quasiment dès leur sortie en version originale, des œuvres aussi scientifiquement problématiques que celle de Joan Roughgarden ou de Patrick Tierney, pour le coup carrément frauduleuse.

Comme de juste, cette incompréhension ouvre sur une détestation aussi malheureuse qu'injustifiée, car la théorie darwinienne moderne pourrait bien être le cadre unificateur manquant aujourd'hui autant aux sciences humaines qu'au féminisme –une lacune qui, si elle n'est pas corrigée, scellera l'obsolescence épistémologique des unes et la stérilité pratique de l'autre.

«Les gens ont peur de ce que l'évolution a apporté, explique la biologiste Heather Heying. Qui plus est, ils croient (à tort) que si nous concluons qu'un comportement est évolutionnaire, alors cela signifie qu'il est immuable. Certaines personnes réagissent à cette peur en essayant de nous empêcher de comprendre l'évolution ou en essayant de convaincre la population que l'évolution n'est pas pertinente dans bien des sphères de notre existence. Mais cela équivaut à une position territoriale –“ma discipline étudie le comportement humain et ta discipline n'a pas le droit de poser des questions dans ce domaine”– et, de facto, à une position religieuse. C'est pratiquement l'inverse d'un argument scientifique.»

Mieux examiner «les propos de gauche»

Il y a quelques jours, sur Twitter, le journaliste William Saletan –par ailleurs contributeur de Slate.com– rappelait cette dérangeante vérité:

«Le premier facteur de biais médiatiques, et de loin, c'est que trop de journalistes et de rédactions ne voient pas le besoin d'examiner les propos de gauche avec autant de sérieux qu'ils le font avec les propos de droite. Le phénomène est aussi généralisé qu'inconscient.»

Le patriarcat du steak en est un cas d'école: combien de journalistes qui ont contribué à sa popularisation parce qu'elle semblait cohérente avec leur vision du monde savent que l'hypothèse a autant de valeur scientifique que l'idée d'une terre plate posée au centre d'un univers créé en sept jours, d'un vaccin générateur d'autisme, d'un thème astral dictant une destinée? Combien de lecteurs s'offusqueront que je fasse ces comparaisons?

En 2016, les dictionnaires Oxford faisaient de la «post-vérité» leur mot de l'année et définissaient les sociétés où elle était endémique comme des endroits où les faits objectifs ont bien moins d'importance que les appels à l'émotion. Pour 2017, le dictionnaire américain Merriam-Webster vient de choisir le mot «féminisme». Faut-il y voir une coïncidence?